

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



La télé jeunesse Ou les mémoires d'un funambule du petit écran

Raymond Plante

Volume 9, Number 1, Spring–Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12936ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

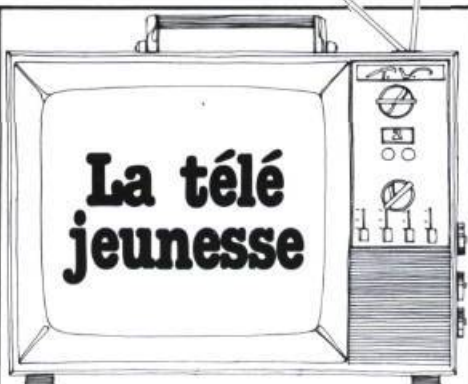
Cite this article

Plante, R. (1986). La télé jeunesse : ou les mémoires d'un funambule du petit écran. *Lurelu*, 9(1), 3–11.

J'ai la mémoire comme ces machines en carton-pâte des premiers temps de la télévision. J'ai des souvenirs qui clignotent de partout dès qu'on les effleure. Depuis que je rumine ce dossier, j'ai une soucoupe volante dans la tête, un vestige d'*Opération-mystère*. Je culbute dans le temps. Parfois j'ai cinq ans, d'autres fois douze. J'attrape mes sept ans comme une varicelle et, comme un chat, je retombe sur mes quinze ans. Et mon coeur, il ressemble souvent à la voix de Leonard Cohen. Un coeur qui traîne sur les mots, les sons et les images... un coeur au bord de l'oeil qui entraîne ce qu'il a aimé. Comme une boule de neige collante — de cette neige qui invente des bonshommes d'hiver. Comme une boule dans la gorge aussi, entre le frisson nostalgique et le bonheur, à travers le temps qui fond. Ce «motton» difficile que l'on est heureux de ressentir encore, preuve des émotions, preuve surtout que l'on vit et que l'on a envie de poursuivre le fil de sa route.

La «montreuse électrique»

Chez nous, nous n'étions pas très riches. Quand la télévision est née, ma mère a tout de suite fait preuve d'une certaine prudence: «Avant d'en acheter une, on va attendre que ça s'améliore!»



ou les mémoires d'un funambule du petit écran

par Raymond Plante

Pendant quelque temps, j'ai donc connu la télévision des autres. Mon p'tit copain du troisième étage m'invitait à regarder *les Plouffe* et *la Lutte*. Chez ma grand-mère, j'ai vu ma première partie de hockey. Par la radio, j'en connaissais déjà les bruits et les joueurs, je pourrais désormais les voir évoluer. C'était en noir et blanc, mais je savais bien reconnaître le chandail bleu-blanc-rouge des Canadiens et celui,



photo: Renée Plante

rouge et blanc, des Red Wings de Detroit, leurs ennemis mortels, ceux qui gagnaient la coupe Stanley. Dès ce moment-là, la radio a dû prendre conscience qu'elle aussi serait appelée à «évoluer», pour le meilleur et pour le pire. La chose se fit progressivement... le hockey radiophonique dure encore. Les amateurs aiment certainement entendre les matchs quand ils roulent en voiture ou quand la partie n'est pas télévisée. Par contre, il n'y a plus d'émissions de radio destinées aux jeunes. Elles ont disparu avec les radioromans qui avaient pourtant fait le bonheur des générations précédentes. *Zézette*, la petite espiègle à la voix nasillarde, la spécialiste du patin à roulettes bien placé sur la plus haute marche de l'escalier, ne nous intéressait plus autant. Nous avions fait la connaissance de *Pépinot* et *Capucine*. Bientôt, mes parents ont pu trouver les sous pour louer une télévision... et la vie a changé.

Je le dis tout de suite: je ne suis ni un spécialiste, ni un historien de la télévision. Je suis un auteur, quelqu'un qui écrit pour cette mangeuse d'histoires. Je suis aussi un amateur du «phénomène télévision», ce qui est différent d'un «mordu». Il faut bien l'admettre: la télévision est aujourd'hui le médium le plus direct. Tout le monde sait ça: l'artiste, le publicitaire, l'homme politique, qui se confectionnent des images à sa mesure. Bien sûr, la radio possède une plus grande souplesse, elle peut raconter l'événement sur le vif; la télévision, elle, le montre. Pour moi, le livre reste le médium de la liberté. Il est une ouverture sur le monde en même temps qu'il provoque son lecteur à découvrir son



photo: André Lecoz ©

propre monde intérieur, et ça, n'importe où, dans le métro, l'avion, sur un banc de parc, une plage, en mangeant de la crème glacée, avant de dormir... beau temps, mauvais temps... et même pendant les pannes d'électricité. De son côté, la télévision est un pied dans la porte, c'est une vendeuse, une poursuivieuse. Elle est partout... parfois allumée dans le coin d'un salon pour personne... et, d'autres fois, elle sait qu'elle tient son monde par le bout des yeux. Elle véhicule tout ce qui se passe et passe. Témoin de l'époque, elle peut diffuser la bêtise la plus plate comme les changements les plus marquants de l'histoire actuelle.

Ici, la télévision a été officiellement inaugurée le 6 septembre 1952 par la station CBFT de Radio-Canada. Télé-Métropole a vu le jour en 1961. Ce fut ensuite le tour de Radio-Québec, et, l'automne prochain, ce sera celui des Quatre-Saisons. En 1952, j'avais 5 ans. J'ai donc eu cette chance d'avoir l'âge de raison (ou presque) avec les débuts du petit écran. Autre chance: j'ai aussi écrit (en collaboration avec Pierre Duceppe) le scénario de l'émission spéciale de la section jeunesse, à l'occasion du 25^e anniversaire de Radio-Canada. J'ai donc pu suivre, tantôt dans le fauteuil du téléspectateur, tantôt dans celui de l'enseignant (comme ce fut le cas pour *les Oraliens*, la première production de la Direction générale des moyens d'enseignement) et, depuis 13 ans, de l'intérieur, l'évolution de cette «montreuse électrique», comme l'appelle le bon vieux Léo Ferré dans une chanson.

La télévision produit une quantité effarante d'images. Les programmes pour enfants ne sont qu'une partie de cette énorme production. Enfin, je veux souligner que je m'entretiendrai ici surtout de l'esprit des émissions qui ont été écrites et produites au Québec. J'oublie volontairement les productions des États-Unis ou d'ailleurs, ainsi que les nombreuses stations étrangères qui sévissent chez nous. Notre télévision jeunesse mériterait certainement une bonne grosse brique, je m'excuse à l'avance d'être si bref.

L'instinct des pionniers

Parlez quelques instants avec un homme ou une femme qui a travaillé aux tout débuts de la télévision, et



photo: André Lecocq

vous comprendrez quelle période de fous c'était. Mais quelle belle folie! En 1952, pour eux, il ne s'agissait pas simplement de concevoir une nouvelle émission, d'imaginer des personnages ou une situation. Il fallait inventer un médium. Carrément! Un médium avec son langage, ses signes, à travers ses limites techniques. Il fallait insuffler la vie à cette petite boîte à images qui allait bientôt s'infiltrer dans chaque maison.

Comme la télévision en général, la télé jeunesse de cette époque improvisa donc... souvent avec couleur (même si elle était en noir et blanc) et avec génie. C'était la télé du direct avec ses audaces, son énergie et son incroyable imagination. Parce que, faut-il le souligner, cette jeune télévision ne manqua pas de diversité, tant et si bien qu'elle a produit, dès ses premières années, les racines de tout ce que les jeunes d'aujourd'hui regardent. Il suffit de se souvenir...

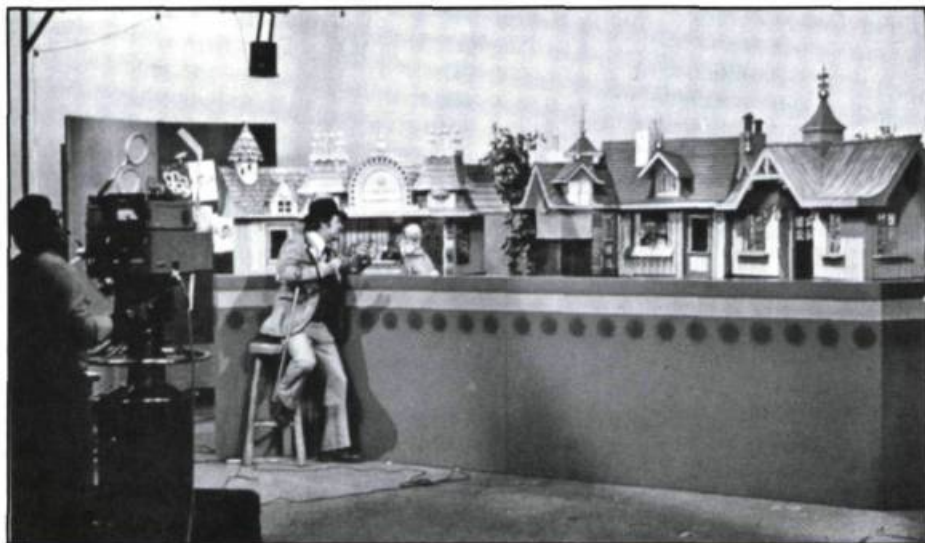
A) Les marionnettes, ces enfants de chiffon

Écrite par Réginald Boisvert, la première émission mettait en vedette des marionnettes. C'était *Pépinot et Capucine*. Quel enfant des années 50 ne se souvient pas de la musique sautillante de *Pépinot*? Au début de chaque épisode, *Pépinot* ouvrait un grand livre et nous transportait à une autre époque. Nous y retrouvions son ancêtre dans une situation historique. Toujours M. Blanc était le savant,

Pépinot l'espèce de héros sans peur et sans reproche, *Capucine* sa bien-aimée, *l'Ours* la mascotte, et *Pan-Pan* (qui a éternellement cru qu'il «était toujours le vainqueur») jouait le méchant, celui qui perd toujours. En un tournemain, les marionnettes venaient de se tailler une place au petit écran.

La même année, une autre émission devait nous faire rêver: *Le Grenier aux images*. Sur les textes d'Alec Pelletier, cette émission nous fit connaître un personnage qui demeurera un des piliers de la télévision pour les enfants, tant en qualité de comédien que d'auteur: Grand-père Cailloux. Alors dans la trentaine, André Cailloux joua donc ce grand-père qui conversait avec une marionnette, *Frisson-de-Collines*, interprétée par Paule Bayard, la future *Bobinette*. Désormais, les humains auraient également droit de cité... et souvent aux côtés des marionnettes, qui ne s'offusquèrent nullement de la chose. Cette complicité de la marionnette (symbolisant les enfants) et du personnage (l'adulte) devint même le type d'émission qu'affectionna tout particulièrement André Cailloux. De ce *Grenier aux images*, en passant par *Ulysse et Oscar*, *Verdurette*, *Allô Grenouille* et *Virginie*, Grand-père put raconter des histoires et donner des leçons de choses aux enfants avec une chaude tendresse et un humour sans prétention.

C'est, à peu de choses près, le même tracé qu'a suivi *Bobino*. En juin 1957, *Bobino* (Guy Sanche) a d'abord cru



qu'il venait simplement passer des vacances sur les ondes. Avec sa canne et son chapeau melon, son but n'était que de présenter des dessins animés. Il le fit si bien que ces «vacances» ont duré 29 ans, battant tous les records de longévité, et se poursuivent toujours, les matins en reprises. C'est cependant à partir de l'automne de cette première année que Bobino a commencé à dire des textes, ceux de Michel Cailloux. En tout, il y en a eu plus de 6 000. Et, comme Michel Cailloux ne voulait pas écrire des monologues, il a inventé Bobinette (Paule Bayard, puis Christine Lamer), la petite soeur de Bobino, celle qui lui en fait voir de toutes les couleurs, celle qui rêve de pétards à la farine, celle qui actionne la poire à eau, etc. L'immense succès de *Bobino* repose sur cette complicité qui rend vivante la présentation de dessins animés. La chose aurait pu se faire platement. Avec Bobino et Bobinette, c'est drôle, amusant... d'autant plus que le jeune téléspectateur — parce qu'on s'adresse continuellement à lui, parce que lui aussi fait partie de cette complicité, parce qu'on lui demande des dessins — a l'impression de participer à ce morceau de vie. En fait, il y participe vraiment, ne serait-ce que par son imagination, que Guy Sanche et Michel Cailloux stimulent constamment en inventant une série de personnages que l'on ne voit jamais. On m'a déjà raconté comment Bobino avait inventé le fantôme Gustave. Un jour, en pleine émission, un machiniste échappe son trousseau de clés. Guy

Sanche, qui ne veut pas que ces tintinnabulements passent inaperçus, saute sur l'occasion pour inventer un fantôme: Gustave. À partir de ce moment, les clochettes se sont mises à sonner plus régulièrement, et Gustave a existé, comme Camério la caméra qui bouge, comme Tapageur et tous les autres. C'est ce que l'on appelle s'inventer tout un monde à partir de rien... ou de cette force immense qui s'appelle l'imagination.

B) Surprise! Surprise! Surprise!

Avec un certain recul, on constate que le service jeunesse de Radio-Canada (fondé par M. Fernand Doré) inscrit à l'horaire un impressionnant éventail d'émissions. Ainsi, en guise d'exemple, la saison 1955-1956 nous raconta, par la voix très particulière de Jean Sarrazin, *les Histoires du Canada*. *Beau temps, mauvais temps* de Lise Lavallée, le premier téléroman pour adolescents, prit également l'affiche, tout comme *Fon-Fon*, de et avec Claudine Vallerand, devint la première maternelle télévisée. Nous pouvions retrouver l'atmosphère du *Cirque Alphonsino*, écrit par Luan Asllani, ou aller chez les Esquimaux avec *Kimo* de Roger Garand. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir *Kimo* (Hubert Loiselle), *Moko* (Guy Lécuyer) et le pingouin Arthur. Avec *Rodolphe*, le père Ambroise nous amenait dans le monde du scoutisme. (Bien sûr, le père Ambroise n'a pas écrit beaucoup d'émissions dramatiques. Le domaine de ce pionnier, c'était la parole. Assis en Indien devant la caméra, ce qu'il a pu secouer notre imagination d'enfant

avec ses voyages à la Martinique ou ailleurs. Je n'oublierai jamais de l'avoir vu, de mes yeux vu, manger une sauterelle devant la caméra et même trouver cela bon. Il avait de la sauce jusque dans la barbe. Et, comme me le racontait Pierre Monette, l'actuel directeur de la section jeunesse, qui réalisa pendant quelques années les émissions du père Ambroise, rien n'était à son épreuve. Il pouvait, au risque d'asphyxier tout le monde, faire un feu de camp en plein studio.)

Il y eut aussi les adaptations de grands classiques pour la jeunesse: *l'île aux trésors*, et bien sûr *Pinocchio* de Luan Asllani, interprété par Gaétane Laniel dont je me rappellerai toujours la chanson:

Je suis Pinocchio à la tête de bois
Paresseux, menteur et vaniteux
on me croit
Heureusement, personne n'ignore
que mon vrai trésor
N'est pas ma tête de bois, mais
mon coeur d'or.

Bref, jusqu'à l'automne 1956, la jeune télévision offrit une variété d'émissions. Radio-Canada, qui était toute seule alors, s'était donné le défi de rejoindre tout le monde et elle ne ménageait pas ses efforts en ce sens. C'est le 5 novembre 1956 que commença cependant l'émission qui allait donner une charpente aux années futures: *la Boîte à surprises*.

Une fraise autour du cou, du rouge aux pommettes, des triangles au-dessus des yeux, Monsieur Surprise (Pierre Thériault) sortait de sa boîte en nous fredonnant sa chanson. Avec l'Oncle Herbert (Herbert Ruff), que l'on ne voyait pas mais dont on entendait la musique, Monsieur Surprise restait le fil conducteur de cette émission, par ailleurs fort simple. La demi-heure était divisée en deux parties: une partie sketch et une partie éducative (selon les normes du temps, bien sûr). Dans la portion éducative, nous apprenions à bricoler avec Madeleine Arbour, à faire de la magie avec Michel le Magicien, et ainsi de suite. Mais c'est la partie sketch qui m'a donné les plus beaux personnages de ma mémoire enfantine. La plupart des personnages nés de ces quarts d'heure, qu'ordonnait Marcelle Racine alors script-éditrice du programme, ont poursuivi une longue et fructueuse carrière en connaissant plus tard, des aventures en demi-heures. Quel enfant de l'époque n'entend pas la voix de Pierre Thériault nous présenter ces fous de l'imagina-

tion: «Où es-tu, *Fanfreluche*, dans la lune ou dans un rêve?» Et la poupée *Fanfreluche* (Kim Yaroshevskaya) apparaissait... «C'est le *Pirate Maboule*, qui a perdu la boule. Je sais bien où la retrouver...» Et *le Pirate Maboule* (Jacques Létourneau), la terreur des sept mers, le plus grand froussard, l'as des menteurs, nous entraînait sur son *Invincible II...* Et *Bim* le clown (Louis de Santis), auquel devait se joindre, plus tard, *Sol...* le *Sol* que nous connaissons et qui, encore tout récemment, faisait frissonner le public parisien... Et les autres...

Dans *la Boîte à surprises* d'alors, les comédiens étaient responsables de l'écriture de leur sketch. Cela n'empêchait pas, comme me le confirmait Michel Cailloux, une entraide fraternelle. La télévision avançait, faisait des pas de géant. Elle prenait de l'importance. Et si les sketches de cette émission laissaient une bonne place à l'improvisation, ce n'était jamais que pour ajouter au plaisir de communiquer. Une fois par semaine, une équipe de quatre ou cinq participants se rencontraient et analysaient le travail de la semaine, qu'ils cherchaient constamment à améliorer.

C'était la télé des comédiens, et vous vous doutez bien qu'ils ne rataient jamais l'occasion de se jouer des tours. Ainsi, un jour, *Picolo* (Paul Buissonneau) devait, au cours de son sketch, entrer dans une grosse boîte. Il y entra... mais ce fut pour lui une véritable boîte à surprises. Des farceurs y avaient glissé quelques pièges à souris. Autre chose: au début de chaque émission, *Monsieur Surprise* sortait de sa boîte. Un jour, *Michel le Magicien* s'assoit sur le couvercle de la boîte. Imaginez la surprise de *Pierre Thériault* qui dut négocier une sortie respectable. Les anecdotes pleuvent ainsi. Le travail devenait tellement plus qu'un gagne-pain, c'était un plaisir. *Herbert Ruff*, avec qui j'ai travaillé pendant quelques années, conservait des souvenirs impérissables de ces tours, de ces jeux, de cette bonne humeur générale que l'on communiquait généreusement. Et justement, s'il fallait dire en quelques mots ce que je conserve de ces images de *la Boîte à surprises*, je devrais parler de l'humour, certes, mais surtout de la générosité. Dans son ensemble, *la Boîte à surprises* reste la grande

démonstration de la générosité des artistes vis-à-vis de leur public. Oh! la nostalgie embellit certainement les choses! Il reste que je n'ai pas de mal à croire ces fous de la première heure! Assis devant l'appareil, nous éprouvions le même plaisir à suivre les aventures de ces clowns, à écouter *Monsieur Surprise*, ses chansons, ses secrets... Et puis, même si les temps et les techniques ont changé, je me demande souvent si je ne rêve pas moi-même quand, sortant d'une salle de répétition ou d'un studio, j'ai mal aux côtes d'avoir ri... pour gagner ma vie.

Il y aurait tant de choses à ajouter sur la seule *Boîte à surprises*. À mon avis, c'est cette émission qui a donné un ton à la section jeunesse de *Radio-Canada*, ton que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. On dit que «tout se joue dans les premières années de la vie», *la Boîte à surprises*, pour la télévision canadienne, a ouvert le bal. Et, pour le jeune téléspectateur que j'étais, il me semble qu'elle a ouvert des horizons que je n'aurais jamais connus sans elle.

De plus, c'est à partir de cette première *Boîte à surprises* que se sont développées les émissions d'une demi-heure qui devaient prendre sa place jusque dans les années 70. À cette époque, à *Fanfreluche*, à *Picolo*, au *Pirate Maboule* s'ajoutèrent *le Major Plum Pouding* de Jacques et Yves Létourneau, *Grujot et Délicat*, ces histoires de chiens de ruelles écrites

alternativement par Jean Besré et Clémence Desrochers, *Marie Quat'Poches* de Roland Lepage et Jani Pascal. Toutes ces émissions, et d'autres bien entendu, étaient préenregistrées, la technique ayant évolué. En cours de production, la plupart d'entre elles ont aussi connu l'avènement de la couleur. Je dois cependant apporter une attention toute particulière à la série qui restera certainement l'un des chefs-d'oeuvre de la télévision en studio: *Sol et Gobelet*. Deux clowns, l'un blanc (*Gobelet* ou *Luc Durand*) et l'autre auguste (*Sol* ou *Marc Favreau*), vivent dans une chambre sans murs. Et cette chambre est ouverte justement sur le monde extérieur et sur tout ce que l'on peut imaginer, que ce soient les machines extraordinaires, les clowneries de la plus pure tradition, les situations les plus farfelues, les amours les plus impossibles, l'humour absurde et, par-dessus tout, et surtout, le langage. Un langage qui se tresse, se défait et refait le monde pour le bonheur des choses. *Sol* et *Gobelet*, deux drôles de pistolets? Des pistolets qui n'ont tué personne... sauf ceux, grands ou petits, qui, d'une semaine à l'autre, sont morts de rire.

C) Opération-mystère, Radisson, CF-RCK et les autres...

Si les pionniers devaient faire preuve d'imagination pour inventer une télévi-



Photo: André Lecoz ©

sion jeunesse typiquement québécoise, il faut dire aussi qu'ils avaient des périodes d'antenne beaucoup plus généreuses qu'aujourd'hui. Il est étonnant de constater le nombre d'émissions dramatiques que Radio-Canada produisait alors. Après *la Boîte à surprises*, à cinq heures, le petit gars de neuf-dix ans pouvait suivre toutes sortes d'aventures. Parmi les émissions studio, comment oublier *Opération-mystère* de Léon Dewinne, notre première série de science-fiction? Devant les techniques d'aujourd'hui, la soucoupe volante tirée par un fil, qui n'avait pas toujours l'invisibilité espérée et qui se déplaçait péniblement sur un fond de ciel truffé d'étoiles, ne tiendrait pas le coup... mais nous y croyions. Le professeur Narton (Marcel Cabay), le robot Oscar (Percy Rodriguez), Luc et Luce Falardeau (Hervé Brousseau et la toute jeune Louise Marleau), les Martiens Caius, Marcus, l'autre robot 3.1416, les femmes de Vénus nous faisaient rêver. Comment faire autrement lorsque l'on pense que, pour rejoindre le laboratoire du profeseur, il fallait pénétrer dans le tronc d'un gros arbre? Comment oublier aussi les légendes que *le Grand Duc* (Jean Brousseau) nous racontait à «l'heure d'entre chien et loup»?

Il y avait aussi les séries filmées, à toutes fins utiles inexistantes aujourd'hui. Ainsi, nous avons pu connaître *Radisson* (Jacques Godin) et

DesGroseillers (René Caron) au temps des coureurs des bois, les intrigues policières que Yves Létourneau et René Caron tentaient de résoudre à bord de leur hydravion immatriculé *CF-RCK*, ou les deux drôles de détectives (Yvon Dufour et Marc Favreau) des *Enquêtes Jobidon*, sans oublier *le Courrier du Roy* de Réginald Boisvert, et, plus tard, *le Ti-Jean Caribou* de Guy Fournier. Et j'en oublie. Il suffit de replonger dans le passé pour s'apercevoir que, dès les débuts de la télévision, l'aventure, celle d'ici, nous donnait rendez-vous quotidiennement.

D) Pour les grands adolescents... comme pour les tout-petits!

En se donnant pour mission de rejoindre le plus vaste public possible, le secteur jeunesse de Radio-Canada dut prendre en considération les différentes tranches d'âge de ce qu'on appelle la jeunesse. Toutes les émissions dont j'ai parlé précédemment pouvaient s'adresser à un public intermédiaire, de six à douze ans et, dans certains cas, un peu plus. Très tôt, on ne manqua cependant pas de regarder des deux côtés de cette moyenne: les adolescents et les tout-petits.

Pour les adolescents, les séries se sont succédé. Notons entre autres *Beau temps, mauvais temps* de Lise Lavallée, *Demain dimanche* et *Jeunes Visages* d'Alec Pelletier, *le Mors aux*

dents de Lise Lavallée, et *Rue de l'Anse* de Guy Fournier et Jovette Bernier. Les dramatiques pour adolescents connurent ensuite un certain creux et eurent un soubresaut, en 1975, avec l'émission de Normand Gélinas et Louise Matteau, *Avec le temps*. Puis avec la trop courte série de Réjane Charpentier *Qu'est-ce que t'en penses, toi?* qui avait suivi *Psitt! Psitt! Aye là!*, et, plus près de nous, avec *Court-Circuit*. Actuellement, *Paul, Marie et les enfants* a davantage l'allure d'une émission familiale que d'un programme pour adolescents. L'adolescence aurait-elle tellement changé que personne n'ose vraiment écrire pour elle? À moins que ce soient les producteurs qui ne veulent pas produire de dramatiques pour ces jeunes? Télé-Jeunesse-Canada (le canal exclusivement destiné à la jeunesse, qui, au moment où ces lignes sont écrites, n'a pas encore obtenu l'accord du C.R.T.C.) se propose de corriger cette situation. Il faut cependant dire que d'excellentes émissions d'informations ont déjà été produites pour ce groupe d'âge. Je pense, en particulier, à *Caméra-moto*. À Télé-Métropole, il y a eu *Jeunesse d'aujourd'hui* pour la chanson populaire... il y a encore *Plexi-Mag*, maintenant. Et Radio-Québec a produit *Beaux zé jeunes*... Mais, pour ce qui est du secteur dramatique, il semble bien que tout le monde agite des drapeaux blancs.

Les tout-petits ont eu beaucoup plus de chance. Au début de la télévision, Radio-Canada n'entraît en ondes qu'à la fin de l'après-midi, alors que *Bobino* prenait la place de la célèbre «tête du sauvage». Mais, au commencement des années 60, les heures d'antenne se multiplièrent, ouvrant la porte aux émissions pour les plus jeunes. Il y eut alors un certain nombre d'essais jusqu'à *la Souris verte* de Marie Racine, qui marque vraiment un pas de géant. Des textes (contes, situations, activités diverses) concernant directement les tout-petits, des chansons merveilleuses (les disques existent toujours avec les musiques de Pierre Brabant et André Gagnon) et, pour couronner le tout, une espèce de petite bombe d'énergie, une animatrice qui sait chanter, qui sait parler aux enfants sans se prendre pour un professeur et sans se trouver ridicule, bref une grande comédienne: Louisette Dussault. Comme *la Boîte à surprises* l'a été pour les émissions destinées aux plus vieux, *la Souris verte* sera la



photo: André Lecoz ©

«mère» des émissions pour les tout-petits, qu'elle aura su instruire et amuser pendant douze ans.

E) Au coeur du public

Un autre type de dramatique qui connaît toujours beaucoup de succès: l'émission enregistrée devant public. Les premiers artisans de la télévision avaient une formation théâtrale. Ils aimaient donc entendre les rires du public quand ils exécutaient «leurs clowneries». Certaines émissions où jeux et sketches se mêlaient ont, dès les débuts, connu leurs heures de gloire. Je pense notamment à *Domino*, à *Coucou*. Mais les clowns n'attendaient que le moment de se montrer le bout du nez. Je ne sais pas si vous vous rappelez le nez du professeur Mandibule (Marcel Sabourin)... il n'était pas piqué des vers. Et ce n'était qu'un de ces fous qui faisaient rire et crier les enfants des estrades qui les entouraient. Ces fous, c'étaient les *Croquignoles*. Je me demande parfois comment ils arrivaient à se renouveler d'une semaine à l'autre, en évoluant sur cette petite scène ronde. Il faut dire que, pour jouer le jeu, chacun avait une personnalité forte, marquante... essentielle à la stimulation du jeune public et au grossissement des intrigues. En plus de Mandibule l'inventeur, on retrouvait Isabelle la douce (Suzanne Lévesque), Gobelet le tendre (Luc Durand), Paillasson le naïf (Jean-Louis Millette) et Berlingot le facétieux (Marc Favreau). Parlait-on de violence quand Paillasson recevait un coup de pied dans son énorme derrière? Ou quand Berlingot recevait un coup de bâton de

baseball sur le citron? Je ne saurais le dire, mais je sais que l'on riait. C'était le plaisir, le délire, la récréation. D'autres émissions de même nature ont connu d'excellentes carrières. On n'a qu'à penser à *Bidule de Tarmacadam* de Marcel Godin et Guy Fournier, ainsi qu'à *la Ribouldingue* de Roland Lepage et Marcel Sabourin, où la voix de soprano de Madame Plume (la regrettée Denise Morelle) a brisé bien des... tympanes. Aujourd'hui, *Minibus*, qui est une émission modulaire, s'est inspirée de ces programmes où le contact avec le public était important. Il en est de même pour *Traboulidon*.

Le public adore qu'on lui donne la chance de réagir, de s'exprimer, bref de se reconnaître. Cela, Télé-Métropole l'a compris. Et ce n'est pas pour rien qu'on y a vu apparaître *le Capitaine Bonhomme*. Cinq fois par semaine, ce cirque ramenait les histoires du Capitaine (Michel Noël) où «les sceptiques ne manquaient pas d'être confondus». Il faut dire que les aventures de l'incroyable Capitaine avaient du piquant. Michel Noël animait le public et, surtout, l'écoutait... de sorte que c'est ce même public qui lui servait à improviser son histoire. Il y avait des hauts et des bas, certes... mais, quand on pense que les cinq heures d'enregistrement d'une semaine s'effectuaient en un seul samedi, on comprend mieux l'inégalité de la chose. Cela n'enlève cependant rien aux talents de communicateur de Michel Noël. Enfin, comme cela arrive souvent à Télé-Métropole, on n'hésita pas à joindre au Capitaine des comé-



photo: CFTM-TV

diens fort populaires (comme Olivier Guimond et Gilles Latulippe), et l'émission prit souventes fois des tournures adultes... ce qui ne manqua jamais d'attirer un large public.

De 1972 à 1974, la chaîne privée mis quotidiennement à l'affiche le clown *Patof* avec lequel, raconta-t-on dans les journaux à potins, le fantaisiste Jacques Desrosiers fit une petite fortune. Les textes étaient signés Gilbert Chénier, un ancien de *la Boîte à surprises* et de *Bidule de Tarmacadam*. Bon! À part la fortune, qu'est-ce que je pourrais bien dire de *Patof*?... Et vous?

Par contre, il faut bien admettre que *le Village de Nathalie*, qui met en vedette Nathalie Simard, est d'une bonne qualité. On y retrouve la fantaisie de *la Boîte à surprises* et de bonnes chansons. De plus, les comédiens jouent gros, comme au temps sympathique de la *Commedia dell'arte*. Cela plaît aux enfants... qui n'ont pas tort de s'y amuser.

Revenons à l'histoire. Ainsi le temps passait et les choses changeaient. La télé jeunesse du début des années 70 n'était plus tout à fait la même. Des auteurs, des comédiens, des réalisateurs avaient quitté le service jeunesse de Radio-Canada pour essayer autre chose. Le goût du changement est bien légitime. Si l'espace me le permettait, j'aimerais les nommer. Et je suis certain que j'en oublierais. D'un autre côté, depuis 1961, Télé-Métropole offrait une compétition certaine et, on a beau dire, la compétition, ça dérange toujours un peu.

La deuxième génération

Je suis bougrement anecdotique. Laissez-moi vous raconter ces deux historiettes, elles ont un but. Lors d'un épisode de la série *Du tac au tac*, Luc Durand parle au téléphone. Soudain, l'image disparaît pour réparaître moins



de deux secondes plus tard. Luc est toujours au téléphone mais, maintenant, sa cravate est détachée et il s'éponge le front. Emmanuelle, ma fille qui a alors six ans, me dit tout de suite: «Aye! ça fait longtemps qu'il parle, lui!» Plus récemment, devant les informations de six heures, Renaud, mon fils de sept ans, s'inquiétait de ce que la guerre pourrait se répandre jusqu'ici. Pour le calmer, je ne me mets pas la tête dans le sable. Je lui dis qu'il est vrai que des gens s'entretuent, là-bas, au loin, etc. Puis, me croyant bien futé, je lui demande pourquoi ces images l'affolent tant alors qu'il voit des gens mourir dans les émissions qu'il regarde ou dans ses *Guerres des étoiles*. «C'est pas pareil, ça, qu'il me répond. Dans *la Guerre des étoiles*, ils se tuent pas pour vrai. Ils font semblant, c'est une histoire. Alors que là...»

Vous voyez, nous ne sommes plus à l'époque des téléspectateurs d'antan qui ne saisissaient pas toutes les ellipses. Aujourd'hui, jeunes comme vieux ne croient pas nécessairement que tout ce que l'on voit est la vérité. Je présente ainsi les gens que j'appellerai de la deuxième génération de la télévision pour enfants. Cette espèce est apparue au début des années 70. Et elle s'est installée lentement, par morceaux... parfois par la porte des auteurs, d'autres fois par celle des comédiens ou des réalisateurs. Avec eux, deux types d'émissions dramatiques relativement nouvelles se sont développées: les émissions modulaires et les émissions éducatives.

A) Les émissions modulaires

Si les pionniers ont inventé le médium, vingt ans plus tard, les représentants de la deuxième génération ont voulu souligner qu'ils connaissaient le médium. Ils étaient, en fait, des enfants de *la Boîte à surprises* et de *Bobino*, qui continuait toujours d'occuper la période de quatre heures. À quatre heures trente, des émissions d'une demi-heure, sensiblement de la même veine que les *Boîtes à surprises* deuxième formule, amorçaient des carrières. C'est ainsi qu'apparurent *le Grenier* de Pierre Guénette, *Maigrichon et Gras-Double*, puis *les Egrégories* de Paul Legault, *Picotine* puis *Alexandre et le roi* du tandem Linda Wilscam-Michel Dumont, *le Gutenberg* de Pierre Duceppe et, bien sûr, *Nic et Pic* de Michel Cailloux, ces deux petites

souris qui faisaient le tour du monde en ballon. Leurs aventures ont justement fait un véritable tour du monde puisqu'elles ont été achetées par les télévisions du monde entier, qu'elles se trouvent derrière le rideau de fer, en Afrique du Sud ou ailleurs. Mais le vrai changement s'effectua surtout aux émissions du matin, ces quarts d'heure destinés aux tout-petits. Ce fut l'époque où, en s'éclipsant, *la Souris verte* ouvrit la porte à un véritable banc d'essai. En s'inspirant du succès phénoménal de *Sesame Street*, les émissions adoptèrent la formule modulaire. Autrement dit, au lieu d'être constituée d'une histoire de quinze minutes, l'émission était morcelée en numéros de trois, deux, parfois même une minute.

Pour faire un show pour les petits, Renault Gariépy réunit à *Minute Moumoute!* un groupe d'auteurs. Les Américains le faisaient déjà, pourquoi les gens d'ici ne l'auraient-ils pas fait? *Minute Moumoute!* permit donc à une bande de jeunes auteurs d'apprendre à écrire pour la télévision. En commandant un sketch ou deux à un débutant, Renault Gariépy ne risquait pas grand-chose. Par contre, il pouvait ainsi découvrir de nouveaux auteurs. J'ignore combien d'auteurs différents ont écrit pour la série. Je sais cependant que, quand nous nous croisions, le rire ne manquait pas. Il y avait Michel

Rivard, l'auteur-compositeur-interprète et un peu phoque sur les bords, Serge Thériault (Dong), Jean-Pierre Plante (de *Croc* et de plusieurs émissions de variétés), Jacqueline Barrette, Francine Ruel, et les autres. À travers ces sketches, ces contes graphiques, ces chansons et ces numéros de marionnettes, dont toutes les voix étaient interprétées par Suzanne Garceau et Alain Gélinas, nous avons appris à parler avec l'image et, en téléspectateurs de la première heure, à faire des clins d'oeil au médium. Si certains numéros étaient un peu tirés par les cheveux, nous n'en essayions pas moins tout ce qui nous passait par la tête. J'ai l'impression que nous poursuivions aussi nos rêves d'enfants.

La porte était ouverte, nous l'avons empruntée (je ne sais d'ailleurs pas si, depuis, nous l'avons remise en place). Le style modulaire s'est répandu aux émissions de quatre heures et demie. Ainsi, en 1976, nous avons fait *la Fricassée*, réalisée par André Bousquet. Et, plus tard, *Pop-Citrouille...* qui se donnera par la suite la tête punk des adolescents avec *Court-Circuit*.

Les émissions réalisées par Guy Comeau (*les Chiboukis* de Pierrette Beaudoin, *Clak* de Pierrette Beaudoin et Jacqueline Barrette et, plus tard, *You-hou* et *Tam-Tam*) eurent un caractère plus didactique. En utilisant des techniques visuelles (en particulier



photo: André Lecoz ©



le chroma-key*) relativement nouvelles et le jeu, on voulait apprendre à l'enfant les notions de schéma corporel, de latéralité, d'organisation spatiale, que les enseignants des maternelles utilisaient déjà. La télévision pouvait alors être un stimulant et un complément aux programmes scolaires.

Dans une autre veine, les diverses émissions réalisées par Pierre-Jean Cuillerrier se voulaient des divertissements à partir de diverses notions «pédagogiques». Ainsi, avec *Du soleil à cinq cents*, c'était un sketch (écrit par Francine Ruel ou Claude Laroche, ou Rina Cyr, ou votre serviteur) qui amenait les animateurs (Rina Cyr et Serge Thériault) vers Claude Lafortune. Ce dernier montrait comment s'amuser en bricolant des choses à partir d'objets tout à fait usuels comme une boîte de Corn Flakes, un contenant de lait, une boîte de Kleenex. (C'est le même Claude Lafortune qui, un peu plus tard, élaborera, pour la section religieuse, toute la série des ... en papier — *L'Évangile en papier, la Bible en papier, l'Église en papier*. Réalisées par Gérard Chapdelaine et écrites par Henriette Major, ces émissions devinrent des phénomènes d'ingéniosité. Claude Lafortune y prouvait

* chroma key: Il s'agit d'une technique qui permet de superposer des images. Elle serait compliquée à expliquer. Disons simplement qu'on l'utilise lorsqu'un personnage devient tout petit et apparaît dans le creux de la main d'un autre qui reste grande nature. Ce n'est là qu'un exemple.

d'une semaine à l'autre qu'il n'avait pas les dix doigts dans la même mitaine et qu'il possédait une imagination débordante pour raconter l'histoire de la chrétienté aux petits comme aux grands.) Toujours avec Pierre-Jean Cuillerrier et les comédiens Dorothee Berryman, Francine Ruel et Robert Gravel (qui, lors d'une rencontre-improvisation, participaient à l'élaboration des textes), nous nous sommes amusés avec les lettres et les sons dans *la Boîte à lettres*. Là, j'ai pu me rendre compte que mes années d'enseignement n'avaient pas été du temps complètement perdu. Même phénomène dans *Une Fenêtre dans ma tête*, animée par Pauline Martin et Yvan Ponton, où nous avons voulu nous promener d'un sujet à l'autre, comme dans la vie où, d'un jour à l'autre, nous nous confectionnons une petite encyclopédie dans notre tête.

Il faut noter que toutes ces nouvelles émissions utilisaient énormément «le jeu dans le jeu», les comédiens, qui la majeure partie du temps s'appelaient par leur vrai prénom, s'amusaient à jouer des personnages ou des situations. Ils n'étaient plus des clowns, ils se transformaient en clowns. C'est à peine s'ils ne disaient pas au jeune téléspectateur: «Je suis Untel et, pour t'amuser, je vais jouer un clown. Ce n'est pas extraordinaire. Toi-même, si tu le veux, tu peux jouer à être un clown.» Cette ouverture, relativement nouvelle, invitait en quelque sorte l'enfant souvent passif à la communica-

tion... et à tenter des expériences différentes.

À la même époque, à Télé-Métropole, *Fanfan Dédé* (André Richard) poursuivait la veine de *la Souris verte*. Cela était loin d'être mauvais. Le bonhomme savait s'adresser aux enfants, et son émission quotidienne ralliait un grand public qui dessinait pour lui, lui écrivait et venait même le visiter en studio. Des façons de faire que nous avons laissées de côté à Radio-Canada et qui demeurent essentielles à la communication.

B) Les émissions didactiques

C'est encore au début des années 70 que les productions de la D.G.M.E. (Direction générale des moyens d'enseignement) furent diffusées. Il s'agissait d'apprendre le français aux écoliers de la province. C'est pourquoi *les Oraliens*, ces petits parleurs d'une autre planète, vinrent nous visiter. Je me souviens du grand succès qu'ils connurent auprès des enfants qui, en classe, pouvaient s'asseoir devant la télévision et suivre leurs aventures. Tout comme ce fut le cas pour *les Cent tours de Centour*, les émissions étaient accompagnées de cahiers d'exercices à l'intention des enseignants. De ce fait, la télévision pénétrait donc directement dans les écoles.

Évidemment, le meilleur des programmes pédagogiques reste *Passe-Partout*. Émission modulaire au langage clair et direct, chacun des épisodes contient une juste dose de tout ce qui s'est fait, auparavant, dans la télévision jeunesse. Des marionnettes (la famille de Pruneau et Cannelle) qui reprennent des situations que les enfants vivent quotidiennement, des comédiens sympathiques et attachants (Marie Eykel, Claire Pimparé et Jacques L'Heureux), des moments drôles, des exercices, des visites à l'extérieur (particulièrement à la ferme de Fardoche), des chansons, des contes... bref, un programme développant ce que les petits de maternelle doivent apprendre. En plus de ses nombreuses qualités, l'émission est quotidienne, ce qui aide évidemment à créer une habitude d'écoute auprès du public, et elle passe à des heures où les parents peuvent aussi la regarder — ce qui ne nuit pas lorsque l'on sait que les parents ont toujours un peu peur de ce qu'ils ne connaissent pas. Bref, pour toutes ces raisons et bien d'autres, *Passe-Partout* connaît encore un grand succès tant à la télévision que sur disque.

Le présent et l'avenir

Aujourd'hui... aujourd'hui nous sommes loin de l'époque des pionniers... et nous ne sommes même plus dans les années 70. Consultez votre horaire de télévision, les choses se sont transformées. Dans de nombreux foyers, le téléspectateur, jeune ou vieux, peut choisir parmi une quarantaine de postes de télévision. Et je ne compte pas ceux qui possèdent une antenne parabolique. Mais ce n'est pas tout. Il y a les sous. Produire une émission de qualité, en 1986, exige une petite fortune. Je ne pense pas que ce soit ici l'endroit de traiter les différents sondages qui montrent où les téléspectateurs se branchent (on dit, par exemple, que plus de 52% des adolescents québécois regardent presque exclusivement les chaînes américaines). Ce n'est pas non plus le lieu de palabrer sur les budgets, les coupures, etc. Il reste que nos chaînes de télévision ne peuvent plus produire au rythme d'autrefois. De plus, pour compléter les heures d'antenne, elles doivent acheter de nombreuses productions de l'extérieur. Et, pour ajouter à tout ceci, il faut dire que le nombre d'heures de télévision jeunesse a diminué. Cela ne veut pas dire que les artistes (et j'inclus ici les auteurs, comédiens, réalisateurs, techniciens et producteurs) ne rêvent plus.

L'avenir de la télévision pour enfants ressemble donc à un point d'interrogation. L'idée d'un canal pour enfants n'est pas bête. De jeunes créateurs, qui n'ont que peu de débouchés sur les réseaux actuels, pourraient trouver là un lieu propice à exprimer leurs idées, à exposer leurs créations et à diffuser leurs oeuvres. De nombreux producteurs privés ont également des projets en marche... en suspens... en attente... en impatience... Depuis quelques années, le jeune téléspectateur d'ici a surtout eu droit à une télévision de studio. Il semble que l'on souhaite davantage de séries filmées pour les années à venir... à moins que les portefeuilles ne craquent, ce qui ne surprendrait nullement l'auteur de ce dossier, qui n'a cependant rien d'un administrateur.

Conclusions d'un inventeur d'histoires

Il ne faut pas imaginer l'avenir en noir. Il y aura toujours des enfants, il y

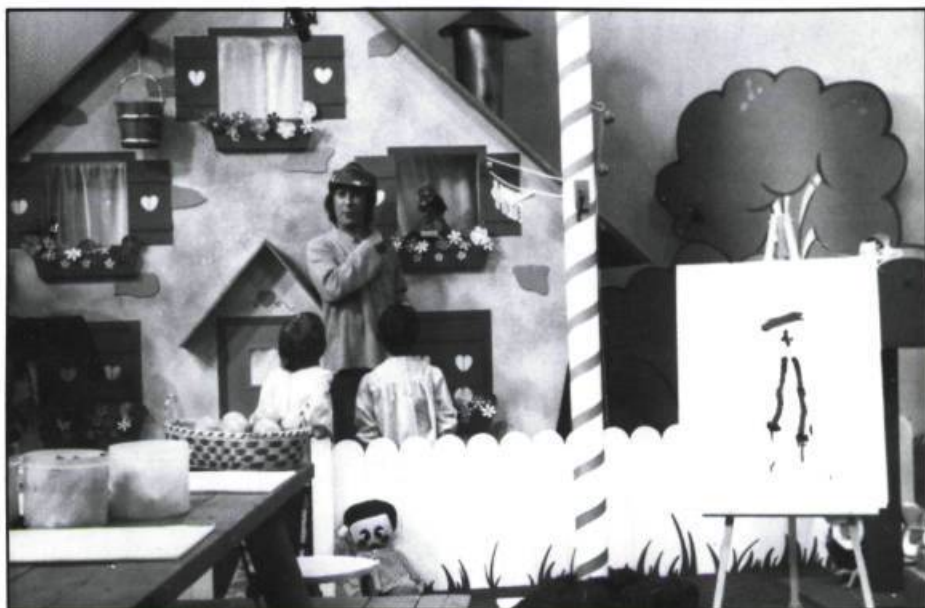


photo: CFTM-TV

aura toujours des gens qui veulent leur raconter des histoires. Notre époque, plus que n'importe quelle autre dans l'aventure de l'humanité, aime les histoires et a besoin de s'en faire raconter. La télévision n'est qu'un des nombreux moyens de les communiquer. Il y a aussi le cinéma, la radio, les livres. Et, justement, en ce qui concerne les livres, on ne peut pas dire que nos livres jeunesse québécois aient beaucoup inspiré les créateurs télévisuels. On me dira que la série *À livres ouverts* a été faite à partir d'albums québécois. Vous avez raison. C'est pourquoi elle est unique et exceptionnelle.

Lors de visites dans les écoles, les jeunes me demandent souvent si j'aime mieux écrire des livres ou des émissions de télévision. Je leur réponds que j'aime autant l'un que l'autre. Pourquoi? Parce que j'adore le changement. Si je n'écrivais que des livres, je rencontrerais peu de gens, ce qui n'est pas bon pour un auteur. J'aime parler avec le mécanicien qui répare ma voiture. Il m'apprend énormément de choses. L'écriture est généralement un travail solitaire. Le scripteur de télévision travaille aussi seul, mais il fait partie d'une équipe. Il a besoin de tout ce qui l'entoure. Il se nourrit du talent des autres. Pas seulement du talent des comédiens, du réalisateur, de la scripte ou des musi-

ciens. De celui de tous les autres, qu'ils soient caméramans, machinistes, perchistes, maquilleuses, coiffeuses, costumières, habilleuses... Bref, de tous ceux qui travaillent ou créent à partir de son écriture. L'auteur de télévision n'est qu'un démarreur, une partie d'un grand tout. Il doit donc apprendre la simplicité dans tous les sens du mot. Et ce n'est pas tout. Certaines contraintes (minutage d'une émission, décors, cadres budgétaires) qui peuvent parfois sembler agaçantes forcent le créateur à pratiquer la débrouillardise et, j'en suis certain, le rendent plus conscient des choses à communiquer. J'avais rêvé d'être écrivain. Quand on a écrit pour la télévision pour enfants, on n'écrit plus jamais comme avant. On apprend.

Notes sur Raymond Plante

En plus d'avoir écrit une dizaine de livres, presque tous destinés à la jeunesse, Raymond Plante a participé, en tant qu'auteur, à plus de 700 émissions de télévision. On lui doit, entre autres, les séries *Une fenêtre dans ma tête*, *la Boîte à lettres*, *l'Ingénieur don Quichotte* et *Minibus*.